



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

MODES.

Les garnitures en plumes, sous les passes des chapeaux, sont destinées à un grand succès, parce qu'elles seyant admirablement au visage; elles ont je ne sais quoi de léger et de vaporeux qui donne beaucoup de grâce à la coiffure. En même temps, on pose beaucoup de plumes sur les chapeaux, soit en bouquet, un peu élevé d'un seul côté, soit en petites touffes, couchées des deux côtés de la passe. Mais les plumes sont très-variées, et la mode permet, sous ce rapport, toutes sortes de fantaisies.

Cette permission, Chagot¹ en a profité pour faire exécuter la plus ravissante création : Grandes plumes, petites à têtes frisées, marabouts, casoards, héron. Il a

tiré de toutes ces variétés le parti le plus heureux, soit par leur mélange, soit par des couleurs bien appropriées au duvet qu'il façonne pour soirées. Il a des coiffures charmantes en plumes, terminées par des brins de marabouts, semés d'or ou de perles ou de jais, d'un effet très-éclatant. A côté de ces choses riches et charmantes, nous admirons ses fleurs, soit qu'il les assortisse en bouquets pour chapeaux, en semés pour bonnets, en guirlandes pour robes de bal, en couronne pour la chevelure. On ne peut bien apprécier cette diversion et cet assortiment de plumes et de fleurs remarquables par leur monture qu'en visitant les immenses magasins de Chagot; on s'en rapporte à son goût parfait pour le choix d'une parure aussi jolie que nouvelle.

— Peut-on ne pas redouter le froid? dira-t-on. Et comment le redouterait-on quand

¹ Rue Richelieu, 81.

on voit chez Gon¹ les excellents préservatifs qu'il en offre? Rien de plus confortable que ces bons pardessus à capuchon, tout doublés en fourrure, avec lesquels on peut affronter le froid du soir. De beaux et épais manchons, pour les visites du matin; les pèlerines-berthes, qui s'attachent à la ceinture en couvrant le dos et la poitrine; les riches pardessus en velours, entourés de zibeline, et ces charmantes sorties de bal, garnies de cygne, blanches et roses, comme les jeunes filles qui les porteront.

Ensuite, il y a chez Gon un grand choix de fourrures, depuis la plus somptueuse jusqu'à la plus modeste, en passant par tous les degrés. Cela devait être, car la fourrure sera généralement portée cet hiver, parce qu'elle est d'une utilité générale; seulement nous remarquerons que lorsque une mode devient *commune*, on l'abandonne; mais il n'en peut pas être de même pour la pelleterie, qui a en elle-même sa nuance de distinction, si facile à saisir.

— Nous avons remarqué la préférence qu'on donne au damas sur les étoffes unies; on l'orne, généralement, avec une passementerie en chenille, pour robes. En redingote, on emploie du velours, couleur sur couleur, qui forme des revers prolongés jusqu'au bas de la jupe. La dentelle se marie bien au satin: aussi, une robe de satin de couleur demi-foncée, garnie de volants en dentelle noire, est de bon goût. Nous ne saurions déterminer la hauteur de ces volants, qui, comme ceux en étoffe pareille à la robe, est tout à fait de fantaisie; ce seront deux très-hauts volants, dont le dernier, venant jusqu'à la ceinture, simule une seconde jupe, ou bien quatre volants de hauteurs graduées, ou bien encore neuf volants de dentelle basse, surmontés chacun d'une petite ruche en tulle. Cette garniture, qui se fait aussi en blanc sur une étoffe rose ou blanche, est d'un aspect charmant; avec les hauts volants, le corsage a une berthe; avec les petits volants, une multitude de petites dentelles qui partent de l'épaule et forment gerbe sur

la poitrine et sur le dos du corsage, qui forme un peu la pointe.

Les robes en cachemire et en popeline se garnissent avec des dentelles de laine surmontées d'une passementerie à jour très-délicate. Ces robes se font très-simplement, montantes et manches Amadis, avec fichu à jabot et manchettes en batiste couverte de broderie anglaise. Quelques robes de cachemire, façon amazone, ont des brandebourgs sur le corsage seulement.

Les étoffes en soie unie se brodent magnifiquement à la main; la broderie en soie aura grande vogue.

Les robes de drap se brodent également; on y ajoute une double pèlerine festonnée, dont la première, un peu longue, forme petit mantelet.

— Nous avons remarqué chez Alexandrine² de charmantes capotes en satin bouillonné, avec de petites plumes à deux nuances; d'autres, plus simples, sont couvertes de biais en velours épinglé; d'autres ont des blondes qui, après avoir orné la passe, se réunissent de chaque côté en formant un large chou.

Les chapeaux de velours épinglé sont, comme toujours, chez notre grande modiste, d'une extrême distinction; elle y pose des marabouts de la même couleur que le velours, et des fleurs sous la passe.

La forme très-évasée des chapeaux permet que les ornements qui accompagnent la chevelure soient très-variés et un peu touffus. On emploie généralement de la blonde mêlée à des rubans pour les chapeaux du matin; et pour les autres, des demi-guirlandes mélangées de brins de plumes.

— Les robes de velours, pour visites du matin, sont de bon goût, et admettent seules le pardessus en étoffe pareille; elles n'ont d'autre ornement, comme négligé, que de la fourrure: soit une très-haute bande en bas de la jupe, soit en forme de redingote, la garniture sur le corsage allant en s'élargissant jusqu'en bas.

— Les pardessus prennent décidément l'initiative pour la forme qui admet les manches; seulement, nous avons remar-

¹ Rue Vivienne, 48.

² Rue d'Antin, 14.

qué qu'ils sont moins ajustés à la taille pour sorties de ville; au contraire, pour les salons, ils ont une élégance très-particulière dans la coupe. Ils n'excluent pas les châles amples et doubles, pour lesquels Sorré-Delisle ¹ a des effilés si magnifiques, et le manteau, qui sera toujours de mise.

— Quant à la lingerie, nous dirons prochainement les délicieuses innovations de M^{me} Payan ²; en attendant, nous signalerons les fichus à l'infante, qui ont tant de grâce dans les robes ouvertes devant.

LE CHATEAU D'AGNÈS SOREL.

A M. LÉON GOZLAN.

Jamais il n'est tombé autant de choses qu'au temps où nous vivons. Un vieux monde s'en va; oui, chaque jour de ce siècle amène sa ruine. On a vu partir tour à tour les dieux, les rois et les poètes; voilà que les pierres historiques se mettent à suivre le cortège funèbre. Au fait, cet événement est d'une logique rigoureuse. A quoi pourraient servir d'illustres demeures, à présent qu'il n'y a plus de fronts consacrés? Les temples, les palais et les cénobies étaient environnés d'un silence imposant qui effrayait la bourgeoisie. Attendez! La bourgeoisie sortira de nouveau de ses boutiques, non plus pour livrer bataille aux maîtres, mais pour renverser ces murs géants dont l'aspect la frappe de stupeur. Je ne sais point qu'il y ait d'équation mathématique plus exacte que cette opération-là.

Cependant, monsieur, quelques esprits d'élite ne peuvent se défendre de détourner la tête au bruit que font, en s'écroulant, les reliques de l'art. L'un des premiers, vous vous êtes arrêté au milieu de vos caprices de conteur pour contempler un peu ce triste spectacle. En considérant votre attention pieuse, un génie d'autrefois, captif au fond de quelque donjon, vous a-t-il jeté toute taillée une plume d'orfraie ou de noir corbeau? Je ne sais, mais un jour vous vous êtes mis à écrire l'oraison funèbre de ces splendeurs architecturales que le marteau faisait pencher vers la terre, ou que

les marchands se disputaient lambeau par lambeau. Mais, en dépit de votre sollicitude, bien des grandeurs se sont abîmées sans l'adieu promis. Depuis soixante ans, on ne démolit pas en un seul lieu, on renverse partout. Il faudrait avoir au bout d'une lunette les cent yeux d'Argus pour signaler ce qui s'amoncelle en un jour de glorieuses immondices.

N'ayant pas en votre pouvoir ces cent prunelles mythologiques, vous n'avez pu voir disparaître comme par enchantement, hélas! la résidence modeste d'une des femmes qui ont exercé sur notre pays l'influence la plus charmante et la plus gracieuse. Il s'agit du château d'Agnès Sorel.

Où était assis ce château? Laissez-moi vous dire. Un peu au delà de l'infertile Sologne, s'étend une contrée non moins riche en légendes qu'en ruines précieuses; j'ai nommé l'ancienne province du Berry. Quoique George Sand ait reproduit sous sa plume d'or quelques-unes des poétiques beautés de ce pays, les détracteurs ne lui manquent pas. Comme on ignore ces monuments d'une architecture si originale, on les efface de la carte d'un seul trait de plume. Le procédé est commode. Un pèlerinage consciencieux donnerait une toute autre idée; mais il détournerait de la Suisse et de l'Italie, ces deux belles routes poudrées de sable fin et d'ennui. Il n'est guère supposable d'ailleurs qu'il existe quelque chose de curieux presque à nos portes, à quatre cigares de Paris. Que nous diront des pans de murs caducs contre lesquels Jeanne d'Arc a peut-être essayé sa première lance, mais qui sont aujourd'hui couverts de mousse et peuplés de lézards? A quoi bon entendre vos contes de bergers? Encore une fois, qu'on tourne bride. Voilà le Berry, dites-vous, pays sans accidents de terrain, sans cascades, sans goitreux qui vous demandent l'aumône au relais. Fermez les stores et doublez les coups d'épéon. On nous attend au pied de la Yung-Fraë.

La Yung-Fraë est belle à voir, sans nul doute, mais il y a encore cet inconvénient que cette reine des Alpes est inaccessible. On arrive au petit château sans fatigue, à travers un bouquet de hêtres et de trembles. L'œil découvre déjà de loin les cheminées

¹ Place de la Bourse, 31. — ² Rue Vivienne, 15.

blanches du manoir. Au bout de cent pas, l'édifice entier apparaît, élané et zébré de dentelures comme une construction mauresque. Ce château était une maison de plaisance, une résidence d'été, et rien de plus. Il y avait place pour deux cents amis et serviteurs les jours de fête, mais non pour une troupe armée, ainsi qu'on l'a dit. Vers 1488, Charles VII l'acheta de Jacques Trousseau, vicomte de Bourges, et en fit cadeau à la plus adorée des maîtresses. De vieux parchemins constatent que, dans l'origine, il s'appelait le Bois-Trousseau, du nom de la famille à qui il avait longtemps appartenu. Il est charmant de voir comment il changea de nom.

Un jour, une chasse à courre avait fait sortir de Bourges le jeune monarque et ses courtisans; Agnès était de la partie, à cheval sur une jument couleur de neige, portant au poing son faucon au bec d'or, ainsi que M. Alexandre Dumas l'a mise en scène, dans sa tragédie de *Charles VII chez ses grands vassaux*. Le roi, aussi à cheval, la précédait de quelques pas et n'était suivi de près que par elle. Ils longeaient une grande avenue d'ormes d'une hauteur prodigieuse; le soleil descendait sur eux tiède et blond, tamisé par les déchiquetures du feuillage. L'aspect du ciel était charmant et singulier; la brise, un peu folle au mois de septembre, apportait aux deux promeneurs je ne sais quels aromes de fleurs sauvages on ne peut plus enivrants. De temps en temps un oiseau partait devant la tête des deux coursiers et traversait l'allée en chantant. La trompe du piqueur sonnait une fanfare de rappel, et cette symphonie lointaine, qui n'arrivait aux deux amants qu'atténuée par la distance, avait une douceur infinie. En cet instant, les bêtes allaient le pas et marchaient côte à côte d'une manière si égale que l'une ne dépassait pas l'autre. Le cœur de Charles se dilatait; il ne disait rien, ni Agnès non plus. Soudain le jeune prince se pencha vers la belle, et passa son bras autour de sa taille; elle fit le même mouvement de son côté et renversa la tête sur les épaules de Charles. Leurs bouches se rapprochèrent alors. O quel chaste et délicieux baiser! Les chevaux cependant marchaient toujours, la bride flottant sur le cou. Ils allèrent ainsi jus-

qu'au bout de l'allée, où un bruit de pas les tira tout à coup de cette amoureuse extase; c'était Xaintrailles, La Trémouille et les deux frères Taillevent, écuyers-tranchants, qui étaient justement à la recherche du roi. La chasse continua comme de coutume; mais dès ce jour même, et en souvenir du délicieux baiser donné et repris, Agnès voulut que la résidence portât le nom de *Bois-Sire-Amé* (*Boscus senioris amati*, comme disent les parchemins).

On voit encore, à l'entrée du parc, les vestiges d'un quinconce de tilleuls dont les chroniqueurs se sont fort occupés. Sous ces arbres quatre fois séculaires et qui n'ont plus maintenant que des troncs dépouillés, s'est placée l'une des scènes les plus naïves de cette époque chevaleresque. Charles VII, vous le voyez, oubliait la gloire aux pieds d'Agnès. Pour relever son courage, pour le tirer de sa mollesse et l'exciter contre les Anglais qui envahissaient la France, la belle feignait un jour de ne point le comprendre. C'était à la fin d'un goûter sur l'herbe, au milieu du quinconce. Dunois était présent, La Trémouille et Xaintrailles, toujours inséparables, vidaient leurs hanaps d'argent écumants de vin de Sancerre. Aux paroles de tendresse qui tombaient à tout moment des lèvres du prince, la belle répondait par un conte rempli de délicatesse.

« Quand j'étais à Tours, disait-elle, un astrologue d'Italie, qui passait par les environs, me prédit que je serais aimée dans l'avenir par le plus grand roi du monde; mais, mon doux seigneur, cette prédiction ne vous regarde pas, puisque vous négligez d'arracher à vos ennemis un trône qu'ils vous ravissent. »

Tandis qu'elle parlait ainsi, une vive rougeur empourprait les joues du jeune roi.

— Continuez, belle dame, disait tout bas Xaintrailles en se penchant à l'oreille d'Agnès.

— En vérité, Charles, reprit la belle, il est malheureux que vous ne vous nommiez point Henri. Selon toute apparence, je ne puis voir la prédiction s'accomplir qu'en passant en Angleterre.

Charles VII n'y tenait plus; il se leva brusquement, et, sur un signe de sa main royale, Dunois, la Trémouille et Xaintrailles se levèrent avec lui.



2478.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Voilettes de soirée et de coin de feu, par M^{lle} de Baizieux, r. S. Anne, 44. Coiffures des M^{mes}
 de M^{lle} Daix, r. Richelieu, 93. Dentelle de soie Violand. Manteau doublé d'hermine, des M^{mes}
 Lortcaux, r. S. Honoré, 323.*

Mess. J. & J. Fuller, 54, Rathbone Pl. Lond.



« Madame, s'écria alors le roi, cédant à une noble émotion, ma bonne épée ne veut pas que vous alliez chercher votre roi hors de France. »

Là-dessus, il s'agenouilla devant sa maîtresse, lui baisa la main, et se releva en disant :

« Chevaliers, c'en est fait ; nous courons aux armes ! il faut que le royaume de Bourges s'élargisse prochainement jusqu'à Calais. »

Un poète qui s'est fait le chantre de toutes les gloires de la patrie, Béranger a exprimé en beaux vers ce mouvement du jeune roi, qui, concordant avec l'arrivée de Jeanne d'Arc, n'a pas peu contribué à hâter le salut de la France. Dans les jours de fête, quand on se promène parmi les ruines du petit manoir, il n'est pas rare d'entendre, au détour d'une avenue ou même des vestiges des quinconces, quelque voix mélancolique moduler les strophes de cette cantate chevaleresque du poète à laquelle Wilhem a adapté une si touchante musique :

Je vais combattre, Agnès l'ordonne,
Adieu, repos ; plaisir, adieu.
J'aurai pour venger ma couronne
Des héros, l'amour et mon Dieu.
Anglais, que le nom de ma belle
Dans vos rangs porte la terreur ;
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur.

Mais, après les vieilles pierres, la cantate de Béranger et les souvenirs, il ne faut plus chercher au *Bois-Sire-Amé* aucune manifestation de la poésie : le monstre constitutionnel, qui a arraché en 1831 un cri si éloquent à M. Victor Hugo, la Bande Noire, puisqu'il faut l'appeler par son nom, s'est emparée, depuis cinq ans, du petit manoir historique. Moellons, arbres vermoulus, sentiers de mousse, échos d'amour, aubépines, elle a tout découpé en mille petites parts, afin d'avoir un débit plus facile. On nous écrit que les sculptures du pauvre édifice gisent maintenant à terre, à demi broyées par le marteau des démolisseurs. Le passant peut voir ces débris pêle-mêle avec des plâtras et des tronçons de charpente. Toutes ces pierres, si merveilleusement fouillées par le ciseau arabe, ne sont plus à cette heure qu'un tas d'immondices ;

la pensée qui les liait avait disparu ; l'âme a fui le corps, ou plutôt elle est ensevelie dessous. Riches dentelures, arabesques, figurines, devises galantes, on saluait toutes ces reliques en revenant d'un petit bois voisin ; à présent on les évite. Hélas ! la fable du Coq, d'Ésope, n'a pas cessé d'être vraie après deux mille ans ; longtemps encore on enfouira chez nous les marguerites dans le cœur du fumier.

Si M. Prosper Mérimée, qui est toujours à ce qu'on prétend, inspecteur général des monuments en France, tenait à s'assurer par ses yeux officiels de la balle façon qu'ont au juste ces décombres, il en aurait certainement tout le loisir, la route n'est ni longue, ni difficile à suivre. Aujourd'hui qu'un chemin de fer mène à ses ruines, on peut y arriver en huit heures, en partant du ministère des Beaux-Arts, d'où l'on ne part jamais. Il est vrai que, dans la circonstance, un tel voyage serait à peu près superflu ; la besogne tire à sa fin, et il est douteux qu'un inspecteur général qui a la conscience de son emploi, trouve à s'y occuper utilement. Les démolisseurs d'aujourd'hui travaillent en tout bien tout honneur ; ils ont tant travaillé par eux-mêmes qu'ils n'ont rien laissé à faire à M. Prosper Mérimée.

Tout dernièrement, un jeune peintre-paysagiste, élève de Cabat, s'arrêtait sur une pierre du chemin, contemplant de quelque distance le porche à moitié démolé du manoir ; il prit un crayon et jeta sur son album la silhouette de l'édifice. Comme il allait reprendre son chemin, il vit sortir d'entre les haies un pâtre, que précédaient une centaine de moutons maigres et tondus. Ces pierres tombant une à une avaient inquiété l'artiste.

— Que va-t-on donc faire de ce petit château ? demanda-t-il au pâtre.

— Monsieur, lui fût-il répondu, le nouveau propriétaire veut établir à sa place un four à plâtre.

Cette réponse résume merveilleusement tout ce que je viens de dire, et vaut mieux, à elle seule, que tous les commentaires.

PHILIBERT AUDEBRAND.

THÉÂTRES.

Le Fanal, que l'on répète avec assiduité au Théâtre de la Nation, n'est pas en un acte, il en a deux. Par un effet de la confiance des auteurs, M. Moreau-Sainti, l'acteur de l'Opéra-Comique, est appelé à mettre l'ouvrage en scène. On sait que cet artiste est à la tête du pensionnat du Conservatoire de musique; ce qui lui rend, sous quelques points de vue, ce travail plus facile qu'à d'autres.

THÉÂTRE-ITALIEN. — *I Due Foscari*.

M. Ronconi est un directeur aussi actif qu'intelligent. Depuis l'ouverture, il a offert au public dilettante quatre des premiers chefs-d'œuvre de son répertoire, *i Capuletti*, *la Lucia*, *l'Italiana in Algeri*, où M^{lle} d'Angri est admirable, et *les Deux Foscari*, où M^{me} Rossetti a obtenu un très-beau succès dans le rôle de Lucrezia.

M^{me} Rossetti est plutôt petite que grande; sa figure a de l'expression; sa voix est d'un timbre assez éclatant. Elle a été accueillie avec une grande faveur.

Ronconi a joué le rôle du doge, où il a été sévère et passionné. N'est-ce pas merveilleux que l'artiste qui donne à Taddeo de *l'Italiana in Algeri* tant de verve et de charmante jovialité puisse avoir à ce point, dans son jeu et son chant, le sentiment tragique?

Flavio a très-bien chanté le rôle de Jacopo Foscari. Son air du troisième acte lui a valu de grands applaudissements.

L'effet général de la soirée a, du reste, été excellent. La musique de Verdi a été écoutée et appréciée; le trio du deuxième acte a enlevé tous les suffrages.

Déjà le Théâtre-Italien reprend faveur, son public retourne à des habitudes qu'il avait forcément désertées, et tout annonce que, le mois prochain, le riche troupeau sera rentré dans son élégant bercail.

Le succès se confirme pour la musique du *Moulin des Tilleuls*, dont M. Aimé Mailart est l'auteur, et que l'Opéra-Comique exécute à la double satisfaction des connaisseurs et de la foule. De grandes espérances reposent sur ce jeune artiste, que la parti-

tion de *Gastibelza* avait brillamment annoncé. Vienne un bon poème, et les augures auront dit vrai.

THÉÂTRE-HISTORIQUE. — *Le Comte Hermann*.

Le Théâtre-Historique vient de remporter un de ces triomphes éclatants dont le bruit ne commence à s'apaiser qu'au bout de cent représentations. Le nouveau drame de M. Alexandre Dumas a séduit, impressionné et captivé un nombreux et brillant auditoire.

M. Alexandre Dumas n'avait jamais, en effet, montré plus d'invention, d'originalité, de science dramatique, d'imagination dans les situations, de force, de grâce et de poésie dans les détails.

La scène se passe en Allemagne, en 1839. Le comte Hermann est grand, généreux, loyal: c'est un haut caractère qui n'a que de nobles instincts. Blessé au poumon dans un duel, il est condamné à mourir. Les émotions doivent le tuer, et le destin lui envoie des émotions de toutes sortes. Il a autour de lui son neveu Karl, son médecin Fritz, son ami Frantz, qui est joueur, et Marie, la sœur de Frantz, qu'il épouse.

Le docteur Fritz est un franc scélérat, qui médite de s'emparer de la fortune du comte en épousant sa veuve quand il sera mort. Mais Karl et Marie s'aiment et le comte Hermann envoie son neveu aux Indes.

Karl est un honnête jeune homme qui reviendra des Indes pour épouser Marie quand il aura eu la douleur de perdre son oncle. Mais Fritz, sachant que le comte a fait un testament en faveur de Karl, emploie toute sa science à faire vivre le comte Hermann, et il intercepte la correspondance de l'oncle et du neveu, si bien qu'au bout d'un an, Karl revient.

Cette situation saisissante, très-vigoureusement présentée, a excité des trépignements d'enthousiasme.

Karl demande à Fritz du poison. De son côté, Marie implore du docteur le même service. Ils se résignent l'un et l'autre à mourir; seulement, si Marie n'a pas la force, elle élèvera en l'air un flambeau comme signal. Le comte a surpris l'entrevue; il boit le poison, élève le flambeau, et lorsque Karl arrive éperdu, il meurt.

Cette situation, aussi neuve que saisissante, couronne toutes les éloquentes péripétie de ce drame aussi chaste qu'émouvant.

Le Comte Hermann indique un changement brusque dans les allures et les procédés scéniques de M. Alexandre Dumas, changement que l'auteur a indiqué lui-même dans la préface de ce drame, imprimée et vendue dans la salle le jour de la première représentation.

M. Alexandre Dumas a renoncé à cette forme shakespearienne qu'il avait adoptée depuis l'établissement du Théâtre-Historique, à ses drames divisés en tableaux, où il employait, pour séduire le spectateur, le secours des décors et de tout ce qui constitue ce que l'on appelle une magnifique mise en scène.

Au lieu d'étonner le spectateur en frappant ses regards, il a voulu, comme dans les premiers drames de sa jeunesse, parler au cœur et offrir au public, selon ses expressions, un drame simple, intime et passionné, comme *Angèle et Antony*.

« Aucune puissance, dit-il, n'est éternelle ici-bas que la puissance de l'art ; — l'art, qui, pareil à l'oiseau d'Ethiopie, se fait, s'il se sent vieillir, un bûcher de ses propres œuvres, et des flammes de son bûcher sort plus jeune et plus resplendissant que jamais. »

Si M. Alexandre Dumas change ainsi de voie, c'est qu'aujourd'hui les passions ne sont pas les mêmes, c'est que l'époque est différente, c'est qu'il revoit la vie, dit-il, de l'autre côté de l'horizon.

Quant au *Comte Hermann*, l'auteur marque très-judicieusement la différence qui sépare ce drame d'*Angèle* et d'*Antony*. Le drame est aussi simple, mais il est mouvementé par d'autres passions.

« *Angèle*, dit M. Alexandre Dumas, c'est le rêve du matérialiste ; *Antony*, c'est le rêve du fou... Dans le *Comte Hermann*, au contraire, au lieu de l'amour physique, au lieu de la brutalité matérielle, la chasteté d'une femme et le dévouement d'un homme sont appelés à produire ces effets d'émotions et de larmes que, quinze ans auparavant, l'auteur a demandés à d'autres passions. »

Et puis, M. Alexandre Dumas ajoute avec modestie : « L'effet sera-t-il aussi puissant ? » Il l'espère.

Les espérances de M. Alexandre Dumas n'ont pas été déçues. Son drame du *Comte Hermann* doit être placé au premier rang parmi ses drames, et, depuis 1828, il en a fait quarante !

Un journal a annoncé que Musard ne conduirait peut-être pas l'orchestre des bals de l'Opéra cet hiver. Nous sommes autorisés à démentir cette version. Musard, qui reçoit chaque année des marques si nombreuses de sympathie du public parisien, n'a pas songé un seul instant, malgré les brillantes propositions qui ont pu lui être faites, à se séparer de l'administration. C'est le 15 décembre qu'a lieu l'inauguration de ces fêtes splendides. Musard conduira l'orchestre.

LES PREMIÈRES DENTS

CHEZ LES ENFANTS EN BAS AGE.

« Bien venant jusqu'aux dents, » tel est le proverbe en usage chez les femmes de la campagne, lesquelles jouissent, sinon d'une grande finesse d'esprit, du moins d'un grand fonds d'observation.

C'est qu'en effet les enfants qui, jusqu'à l'âge de six à sept mois, n'avaient fait que croître et embellir, commencent à cette époque à dépérir ; les maladies s'en emparent, et les convulsions les emportent alors bien souvent en peu d'heures.

Qu'éprouvent donc ces frêles créatures à ce moment critique de leur existence ? Laissons parler M. le docteur Delabarre fils, dentiste de l'hospice des Enfants-Trouvés de Paris, lequel, après s'être imposé la tâche de découvrir la véritable cause de ces accidents, s'est enfoncé souvent avec des enfants malades, a observé leurs impressions, a étudié leurs souffrances, et a été assez heureux pour trouver le remède à tant de maux.

Voici ce qu'il dit à cet égard :

« La plupart des dérangements qui surviennent dans la santé des enfants en bas âge à l'époque de leur première dentition, et particulièrement les convulsions, reconnaissent évidemment pour causes principales :

« 1° La formation et l'ossification des dents ;

« 2° Leur sortie des gencives.

« En effet, le travail de la formation et de l'ossification des dents est accompagné, chez la plupart des enfants, d'une sorte de démangeaison particulière des gencives, avec développement de chaleur qui les jette dans une exaspération souvent redoutable.

« L'irritation plus ou moins violente du système nerveux qui en résulte, après leur avoir ôté leur gaieté, leur fait perdre l'appétit et le sommeil. Ces pauvres petits êtres ne font plus que crier et se plaindre ; la précipitation avec laquelle ils portent sur leurs gencives tout ce qu'ils rencontrent indique assez la nature et le degré de leur souffrance.

« Ces accidents ne se bornent malheureusement pas toujours là : l'irritation, en s'aggravant, se réfléchit bientôt, soit sur l'estomac, soit sur les intestins, soit enfin sur le cerveau.

« Au moment de la sortie des dents, ces accidents sont encore bien plus fréquents, car à la chaleur viennent se joindre les efforts que ces petits os devenus trop volumineux pour séjourner dans les alvéoles, font pour en sortir et traverser les gencives.

« C'est alors surtout que les enfants éprouvent des souffrances si cruelles, qu'il est indispensable de venir promptement à leur secours, car ils sont en danger.

« Dominés que nous étions par la pensée qu'en s'attaquant directement à la cause des maux de la première dentition, il était facile de les prévenir et même de les faire disparaître entièrement, nous fîmes de nombreuses expériences, dans le but d'arriver d'abord à faire cesser le prurit et la chaleur des gencives qui précède tous les autres accidents ; puis nous cherchâmes le moyen de ramollir suffisamment ces orga-

nes, pour qu'ils ne puissent jamais opposer d'obstacles à la sortie des dents.

« En effet, dès que nous fûmes parvenus à obtenir ces résultats, nous vîmes avec la satisfaction la plus vive le calme et la santé rendus comme par enchantement à une foule d'enfants dont l'état était souvent désespéré. »

La découverte du docteur Delabarre consiste dans une substance tout à fait inoffensive, et qui jouit cependant de la propriété inappréciable, lorsqu'on en frotte les gencives des enfants, de les calmer, de faciliter la sortie de leurs dents, et par conséquent de les préserver de ces affreuses convulsions qui en moissonnent chaque année plus d'un sixième. Ce nouveau remède porte le nom de *sirop de dentition*, parce que la substance en question est unie à un sirop de miel.

A ce Numéro est jointe la planche 2478.

FOULON, parfumeur breveté, rue Saint-Honoré, 372, à Paris. CREME D'AMARILLYS BREVETÉE. Extrait du suc qui émane du bulbe d'amarillys et répand sur la peau une blancheur et une suavité charmantes. Elle répare tous les effets du contact de l'air, des fatigues et des maladies si préjudiciables à la fraîcheur du teint. Son succès, déjà constaté par l'expérience, prouve que la CREME D'AMARILLYS sera la fondation indispensable de toutes les recherches de la toilette, et M. Foulon, qui en est l'inventeur, y trouve déjà aujourd'hui une célébrité justement méritée.

M. Cocklaère, rue Gaillon, 12, connu par l'élégance qu'il sait donner à ses guêtres, vient de se recommander à la reconnaissance du public par une invention moins brillante, mais d'une utilité incontestable. Ses bas lacés, d'une coupe entièrement nouvelle et qui lui appartient, enveloppent exactement la jambe, et préviennent les engorgements qui résultent non-seulement d'une prédisposition aux varices, mais d'une marche prolongée. Ils seront bientôt d'un usage général.

FRICK, teinturier, rue de la Paix, 9, connu par la perfection qu'il a innovée dans l'art de la teinture, et par les médailles et mentions qu'il a obtenues de la Société d'Encouragement et à l'exposition de 1839, vient encore de trouver de nouveaux procédés à la vapeur, au moyen desquels il teint avec une célérité et une économie inusitées jusqu'ici toutes les étoffes, en varie la couleur, nuance celles des cachemires ; réservant les palmes et ravivant les couleurs passées ; arlequine les palmes et les franges à volonté. Il teint, nettoie et apprête toutes espèces de soieries brodées, brochées, imprimées toutes couleurs, leur conserve le BRILLANT et la SOUPLESSE du neuf. — Les ateliers sont rue de la Madeleine, 41 et 43.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours ; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr. ; les départements, 9 fr. 50 ; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.